

A. COUPEZ

OBSTACLES SOCIAUX ET RECHERCHE LINGUISTIQUE EN
AFRIQUE INTERTROPICALE

Si l'on suit l'évolution des trente dernières années dans l'étude de la linguistique en Afrique intertropicale, on est favorablement impressionné par la croissance continue du nombre des Africains qui participent à la recherche sur leurs propres langues, mais la satisfaction est mitigée quand on évalue la production scientifique qui en résulte, en qualité comme en quantité. On est donc fondé à s'interroger sur les obstacles que rencontrerait cette production.

Les obstacles qui s'opposent à la recherche linguistique sont soit universels, soit spécifiques des sociétés ~~afri~~ africaines. Dans un autre plan, ils sont soit généraux, c'est-à-dire communs à toutes les branches du savoir, soit spécifique des sciences humaines dans leur ensemble ou de la linguistique en particulier.

Les obstacles qui sont à la fois universels et généraux ne relèvent pas du présent sujet. A titre d'exemple, on peut citer les limites budgétaires, qui imposent un frein à la recherche partout dans le monde. On notera toutefois que ce frein prend un caractère absolu dans certains pays africains où le salaire mensuel d'un chercheur tel qu'un professeur d'université n'assure même pas sa subsistance d'une semaine, ce qui l'oblige à consacrer le plus de temps possible à l'acquisition d'autres ressources. Dans d'autres sociétés africaines où la subsistance même n'est pas en jeu, le statut social a les mêmes implications. Déclassé par la faiblesse de sa rémunération face à ses pairs qui travaillent dans l'administration publique ou dans le secteur privé, le chercheur

VU
le 28/12/84

continuité

exemples
concrets?

président!

le chercheur se livre à des occupations lucratives compensatoires.

Ce sont souvent les valeurs sociales traditionnelles qui bloquent la recherche. La formation intellectuelle ne neutralise leur effet négatif que de manière partielle et variable en fonction de multiples facteurs. Cette neutralisation, assez forte pendant les études universitaires, et particulièrement à l'étranger, se maintient plus facilement en Afrique dans le milieu urbain que dans le rural, qui reste prédominant dans certains pays, par exemple dans la région interlacustre.

La vie sociale traditionnelle est collective. à l'échelle de la famille étendue ou du village. La culture, la chasse, la construction des habitations se font en groupe, et c'est en groupe que se fasse le temps du repos. L'individu n'est pas amené à s'isoler pour exercer ses activités. L'intellectuel qui tenterait de le faire pour les besoins de la recherche serait mal vu. On lui reprocherait de dédaigner les autres, voire de se livrer contre eux à de la magie noire. On ne peut comprendre qu'il éprouve encore le besoin d'étudier. Après tant d'années passées à l'école, n'a-t-il pas tout appris?

non fondé

Cette ignorance bien naturelle de la nature de la connaissance scientifique mène souvent l'autorité traditionnelle à considérer les intellectuels comme interchangeable, quelle que soit leur discipline ou leur spécialisation. Une carrière scientifique prometteuse peut être ruinée par ce qui est considéré comme une promotion administrative. Après la conquête d'un doctorat à l'étranger et une dizaine d'années de recherche dans un institut approprié, on peut être nommé sous-préfet ou attaché d'ambassade. L'intéressé ne se considère pas nécessairement comme victime.

Contradiction !! se serait!

(pas d'alinéa)

En tant que chercheur, il ne jouit pas de la considération de son entourage. La connaissance n'est pas une valeur comme telle, mais un outil de promotion sociale. Elle ne se justifie que dans la mesure où elle mène à autre chose.

Dans ces conditions, il ne peut se créer progressivement dans les institutions responsables un noyau dirigeant composé de chercheurs compétents qui sélectionnerait les individus et les publications. En l'absence d'une sélection objective basée sur la valeur de la production scientifique, seuls les diplômes interviennent comme critère académique dans le choix du personnel. Au lieu de constituer une condition préalable, ils prennent figure de "sésame ouvre-toi". Dès lors les diplômes étrangers sont forcément plus appréciés que les locaux et leur valeur est estimée d'après leur intitulé plus que d'après leur contenu. <

*ah bon
n'est-ce pas!*

Or il y a dans le monde occidental des individus et des institutions qui, par sentimentalisme ou par calcul, décernent les titres appropriés à cette situation, d'autant plus généreusement d'ailleurs que les candidats sont vite informés des filières intéressantes. L'exploitation du "doctorat du troisième cycle" relève, dans la ligne d'une certaine politique postcoloniale, d'une forme de génie. A ceux qui le décernent, il assure des contacts privilégiés dans le monde académique et la haute administration de nombreux pays africains. En effet, il offre rapidement aux boursiers sélectionnés par les Etats africains des titres de complaisance qui sont assimilés en Afrique aux inaccessibles doctorats authentiques et propulsent directement leurs titulaires au sommet de la hiérarchie.

trop sommaire!

Il ^{nous} est arrivé à plusieurs reprises, à l'époque où ^{nous} enseignions en Afrique, de refuser la direction d'une thèse de doctorat parce que le sujet ne s'y prêtait pas

ou parce que l'étudiant était insuffisant, pour apprendre quelques années plus tard que le même sujet avait valu au même étudiant un doctorat en Europe. Et la lecture du travail confirmait ^{notre} opinion auprès des chercheurs compétents.

lequel ?

exemples ?

hâtif

L'absence du contrôle scientifique entraîne naturellement celle d'une production de valeur. Tel pays africain réagit aujourd'hui énergiquement en éliminant d'un coup plusieurs milliers de chercheurs qui n'ont rien produit en de nombreuses années. Mais dans d'autres, où la qualité des produits ne donne pas accès aux publications internationales, on tourne la difficulté en créant des séries de publications locales où la sélection n'opère pas.

La transmission du savoir dans les sociétés traditionnelles se fait dans le cadre d'une mentalité qui forme le pôle opposé de celle du monde scientifique. Celui-ci s'assigne l'obligation morale de l'effectuer le plus largement possible, sans restrictions individuelles ou nationales. Le crédit d'un chercheur tient autant à la valeur de ses disciples qu'à la sienne propre. L'élève reçoit l'accès à toute l'information scientifique et est invité à poser des questions en toute liberté. Dans la tradition préscientifique, la curiosité est malvenue. C'est le maître qui détermine le rythme de la transmission de son savoir, et il le ralentit tant qu'il peut pour éviter la concurrence. Le disciple n'est pas autorisé à poser les questions qui pourraient faire de lui l'égal du maître.

La structure sociale hiérarchique, qu'elle s'établisse au niveau de la nation ou du clan, renforce cette attitude. Sur son modèle, chaque branche du savoir moderne tend à devenir un monopole individuel. De même qu'il n'y a qu'un seul chef, chaque champ de connaissance traditionnelle n'a qu'un seul maître. Les détenteurs du savoir sont classés dans une hiérarchie où le premier seul est pris en considération. La collaboration scientifique est donc exclue. Il est moins important de perfectionner son savoir que d'empêcher les autres d'y accéder. Le bon étudiant est celui qui répète telle quelle la leçon reçue. Celui qui innove est dangereux et doit être éliminé.

N'est-ce pas le cas des universitaires?!

Les obstacles examinés jusqu'ici ne sont pas spécifiques des sciences humaines. Au plan de celles-ci, il y a aussi des obstacles universels. comme le montre l'excellent ouvrage de L. Bouquiaux "Des chercheurs sans chaise longue". Le prestige dont les sciences naturelles jouissent à notre époque leur assure la majorité des crédits de recherche, dont les sciences humaines récoltent au mieux des miettes. Inversement, la formation de la plupart des spécialistes des sciences ~~naturelles~~ naturelles ne leur inculque pas l'esprit critique qui leur permette de connaître leurs limites. Dans une institution pluridisciplinaire, on imagine mal, par exemple, qu'un ethnologue ou un linguiste pèse sur des décisions concernant la botanique ou la zoologie. Il est par contre courant qu'un botaniste ou un zoologue intervienne étourdiment en ethnologie ou en linguistique parce qu'il ne distingue pas entre la participation à une culture ou la pratique d'une langue et la connaissance des disciplines relatives à ces matières.

par d'habitude

C'est ainsi que le responsable des publications ethnologiques ou linguistiques d'une institution dirigée par un spécialiste des sciences naturelles se trouve souvent confronté à une situation catastrophique: sans le consulter, le directeur a accepté de publier l'oeuvre d'un amateur incompetent. Cet auteur, qui ~~le fait même qualifié pour~~ a vécu plusieurs dizaines d'années en Afrique, n'est-il pas par le fait même qualifié pour décrire les coutumes et les langues, ce qui est évidemment plus facile que de décrire les plantes ou les animaux? Nous avons relevé ~~pas~~ ailleurs le cas d'un savant botaniste qui a donné comme nom africain d'une plante une forme qui signifie dans la langue du pays "Je ne sais pas ce que c'est". Balbutiant quelques mots de cette langue, il n'en a pas évalué la difficulté, ni perçu la portée de son initiation (COUPEZ, 1982,16).

et Coupez!

Ce genre de préjugés a souvent une incidence négative sur les programmes de coopération. D'une part, il en élimine pratiquement les sciences humaines. La tactique des responsables étrangers déploie même en cette matière des astuces étonnantes. Comme ce sont en principe les pays assistés qui proposent les programmes de coopération, on laisse entendre verbalement à leurs autorités qu'il n'y aura pas de crédits pour les sciences humaines, après quoi on s'appuie sur leurs propositions pour justifier l'absence de ce type de crédits dans les programmes. D'autre part, il est bien connu qu'une forte proportion des programmes ~~échouent par défaut de responsabilité sociale, soit qu'on~~ de coopération économique ou agricole échouent par défaut de responsabilité sociale, soit qu'on s'adresse aux populations dans une langue qu'elles comprennent mal, soit qu'on agisse à l'encontre de leurs traditions, soit encore qu'on ne distingue pas la fiction de la réalité sociale.

en fait on!

Il est inutile d'introduire la pisciculture dans une société où un tabou interdit la consommation du poisson, ou l'enseignement universitaire là où l'enseignement dit secondaire ne dépasse pas le niveau international de l'élémentaire.

Quelle que soit l'universalité des théories, l'application des sciences sociales varie trop d'une société à l'autre pour que la compétence des spécialistes y soit reconnue aussi évidemment que celle des spécialistes d'un monde naturel infiniment moins différencié. Il en résulte des conséquences importantes tant dans le monde occidental qu'en Afrique.

Avec très peu d'exceptions, les historiens, philologues, sociologues, psych^ologues, juristes, etc. de l'Occident sont marqués d'un ethnocentrisme fondamental qui résulte d'une tradition multiséculaire. Ils n'ont pas conscience que notre siècle est marqué par l'éclosion de nouveaux champs de connaissance, où s'inscrit notamment l'Afrique. Un philologue romaniste ne ressent absolument pas le ridicule qu'il y a à appeler "littérature africaine" les oeuvres composées en français par des Africains, comme si cette dénomination ne s'appliquait pas naturellement aux littératures relevant des langues africaines. Combien n'y a-t-il pas chaque année de thèses patronnées par des professeurs occidentaux non-africanistes qui, réalisées par des étudiants africains et portant sur leurs sociétés ou leurs langues, contiennent sur celles-ci des erreurs élémentaires? En acceptant la direction d'une thèse, le professeur ne s'engage-t-il pas à guider l'étudiant? Il est commode, mais incorrect de renoncer à cette responsabilité dans le volet africain du travail sans prendre la peine de s'informer auprès des africanistes. La situation est tellement grave que

ou

les mots!

les africanistes de certaines universités occidentales où les étudiants africains sont nombreux ont dû créer des cycles d'étude spéciaux destinés aux étudiants qui abordent des sujets de thèse africains hors des cycles de formation proprement africanistes.

En Afrique même, l'ambiguïté des sciences humaines offre à certains la possibilité d'y contester le savoir et de jouer sur les rivalités nationales ou individuelles pour masquer leurs faiblesses. Le titulaire d'un diplôme de complaisance dispose ainsi dans le nationalisme d'un outil qui lui permet de masquer sa médiocrité. Est-il possible ou souhaitable qu'un étranger s'occupe des traditions nationales? L'Européen qui conteste l'opinion ou la valeur du titulaire d'un diplôme de complaisance agit évidemment par colonialisme ou néocolonialisme, à moins qu'il ne cherche à nuire à une "école" scientifique rivale. Ces affirmations sont reçues d'autant plus aisément dans certains pays qu'il n'y pas, comme on l'a vu, de milieu scientifique compétent pour les y contester. Le spécialiste étranger est alors bienvenu pour donner un cours pendant quelques semaines, mais dangereux s'il effectue un séjour prolongé.

La monopolisation individuelle du savoir et le nationalisme s'allient idéalement dans l'étude de la culture traditionnelle. Qu'il s'agisse de la structure sociale, de la tradition orale, de la musique ou du langage, celui qui veut s'imposer doit écarter aussi bien ses compatriotes que les étrangers. On en a un exemple frappant dans la tradition orale de certains pays interlacustres, qui présentait un intérêt exceptionnel sur les plans historique et littéraire. La composition de textes nouveaux s'y est arrêtée vers 1930 sous la pression de l'évolution globale de la société.

par d'Almeida

Après l'avoir presque intégralement notée entre 1930 et 1940, des amateurs nationaux l'ont confisquée à leur profit personnel. Ils se sont grâce à elle acquis un prestige et bâti une carrière qui leur ont permis d'en tenir leurs compatriotes à l'écart. A partir de l'indépendance, ils se sont également efforcés d'en interdire l'étude aux chercheurs étrangers. Quant aux connaissances qui ont été néanmoins publiées à l'extérieur, elles sont passées sous silence. A présent les derniers récitants se sont éteints un à un. La masse de la tradition est perdue. A supposer même que les textes notés autrefois soient un jour publiés, la déficience de la notation linguistique et l'absence d'interprétation du sens masqué par le style ésotérique les auront vidés de leur substance. Ceux qui se sont posés de leur vivant comme les sauveurs de la tradition en auront de fait été les fossoyeurs.

La linguistique partage le sort commun des sciences humaines dans la plupart des pays, mais elle se heurte à des obstacles supplémentaires. Dans beaucoup de sociétés traditionnelles, le langage est doté de pouvoir. Connaître le nom de quelqu'un, c'est disposer d'un moyen d'agir sur lui. L'enfant apprend à ne pas dire son nom à un inconnu. Un homme change facilement de nom en fonction des événements. Souvent le respect est accompagné d'une crainte révérentielle qui interdit l'emploi de certains mots. On ne peut par exemple prononcer le nom de sa belle-mère ni les mots qui lui ressemblent. Le linguiste étranger est donc suspect auprès de gens pour qui l'acte désintéressé est inconcevable. On ne peut imaginer qu'il étudie le langage sans vouloir s'en servir. Et comment s'en servirait-il, si ce n'est pour nuire aux locuteurs?

*Compter se
fait trop
d'honneur!*

La dimension magique du langage se retrouve dans l'hostilité que rencontre souvent l'analyse linguistique. Le classement alphabétique des mots tel qu'il se pratique dans les langues européennes, où l'initiale est invariable, offre de graves inconvénients dans les langues africaines, telles les langues bantoues, qui présentent systématiquement des alternances de préfixes à l'initiale. Le linguiste est amené à y baser le classement alphabétique sur les radicaux, qui constituent la partie stable des mots. Ce choix non seulement se heurte chez les locuteurs à un refus systématique, mais il engendre une telle animosité que l'explication ne peut être rationnelle.

Un exemple en est fourni par l'hostilité à laquelle se heurte une proposition déjà ancienne de l'Institut Africain International de Londres (IAI) sur la manière de citer les termes ethniques (BOONE 1954). Ceux-ci varient à l'initiale au point de présenter souvent des dizaines de formes dont chacune occupe un rang différent dans un classement alphabétique basé sur l'initiale du mot. C'est ainsi que le nom du Burundi se dit dans la langue du pays ^{Ub} Burūndi ou Burūndi, selon les contextes; l'habitant se dit normalement Umurūndi ou Murūndi au singulier, Abarūndi ou Barūndi au pluriel, mais Akarūndi, Karūndi, Uturūndi, Turūndi s'il est petit; la langue s'appelle ikirūndi ou kirūndi; etc. Si l'on tient compte que les langues et populations africaines sont plus d'un millier et que la plupart des premiers incluent des nombreux dialectes pourvus chacun d'un nom distinct, la coordination des ouvrages qui les décrivent, par exemple dans les index, devient pratiquement impossible. Aussi l'IAI propose-t-il d'utiliser exclusivement le radical pour l'ensemble de ces formes. Pour l'exemple cité, on dirait dans les sciences humaines

le débat
n'est pas
encore
clos!

particulièrement graves

Rundi, qu'il s'agisse du pays, de ses habitants ou de la langue. La magie est impliquée plus directement *ici* que dans les autres mots du langage, car les noms des populations ont un caractère sacré, et toute déformation qu'on y apporte risque d'avoir des effets néfastes dans la vie réelle. Si l'on doutait du caractère irrationnel du refus, on en trouvera la démonstration dans la "thèse de doctorat du troisième cycle" d'un "linguiste" rwandais qui décrète que le nom de son pays est inanalysable, alors que l'auteur est censé avoir appris l'analyse de sa langue au long d'une dizaine d'années de formation en linguistique et que l'analyse dudit mot est à la portée d'un enfant de dix ans (COUPEZ, 1982, 23).

très suggestif

~~Dans la hiérarchie sociale, le supérieur tire avantage de l'équivoque face à l'inférieur. Il tend à employer le langage à l'instar du sphinx de la Grèce ancienne. S'il s'exprime de façon ambiguë, il peut toujours donner tort à son interlocuteur. Ce comportement, qui est assez général dans l'Afrique intertropicale, prend un caractère aigu dans certaines sociétés interlacustres où la subordination illimitée qui marque les relations sociales, à quelque niveau que ce soit, engendre une méfiance qui rend la vérité dangereuse. L'équivoque devient alors un idéal. On éprouve donc des réticences de manière à exclure toute équivoque. Dans l'élaboration de dictionnaires africains avec la collaboration de locuteurs, nous avons dû fréquemment réagir pour éviter que certains ne transforment délibérément les définitions en énigmes. Ils avaient tendance à employer les termes les plus obscurs, prélevant par exemple pour les traductions dans les lexiques techniques français les mots exclus des dictionnaires généraux, à tel point que ni nous ni eux ne pouvions plus les comprendre si référence du lexique technique utilisé n'était pas disponible.~~

La magie engendre facilement l'hostilité. A l'intérieur d'une société, les détenteurs du pouvoir magique s'isolent souvent du ~~reste~~ de la population par des privilèges corporatifs ou individuels. Les profanes sont tenus à l'écart des recettes et de leurs secrets. La xénophobie s'insère naturellement dans ^{cette} lignée. L'étranger, qui est magiquement profane, ne doit pas avoir accès au pouvoir que confère le contrôle de la langue. Le refus de l'analyse linguistique et des conventions d'écriture qui lui sont liées est d'autant mieux accueilli qu'il est associé à des attaques lancées contre des linguistes étrangers.

La xénophobie présente l'avantage supplémentaire de réserver l'étude de la langue aux nationaux. Avant la création des universités dans certains pays africains, des semi-intellectuels se sont fait passer pour spécialistes de la langue nationale, sans qu'il soit fait de distinction entre la pratique de la langue et sa description. Quelle que fût leur ignorance du raisonnement linguistique, ils monopolisaient le savoir au nom du nationalisme. Plagiant les travaux des premiers descripteurs étrangers, qui étaient généralement des amateurs en linguistique, ils les publiaient sous leur nom pour les présenter comme des oeuvres nationales. C'est ainsi que les erreurs des amateurs étrangers sont devenus les articles d'un nouveau rituel qu'on oppose aujourd'hui aux linguistes professionnels étrangers. Si ceux-ci ne résident pas sur place, il est facile de les dénigrer en affirmant qu'ils ne connaissent pas la langue. S'ils résident sur place et parlent la langue, on les accuse de la voler aux locuteurs autochtones. Cette accusation, qui paraîtrait risible dans un contexte rationnel, ne l'est pas dans un contexte magique. L'ambiguïté se retrouve également dans la terminologie. Un même sens est rendu par des mots différents selon les passages.

Cette polémique ne paraît-elle pas...

Arg de critiques pour les nationaux souvers!

Dans la hiérarchie sociale, le supérieur tire avantage de l'équivoque face à l'inférieur. Il tend à employer le langage à l'instar du sphinx de la Grèce ancienne. S'il s'exprime de façon ambiguë, il peut toujours donner tort à son interlocuteur. Ce comportement, qui est assez général dans l'Afrique intertropicale, prend un caractère aigu dans certaines sociétés interlacustres où la subordination illimitée qui marque les relations sociales, à quelque niveau que ce soit, engendre une méfiance qui rend la vérité dangereuse. L'équivoque devient alors un idéal. On éprouve donc des réticences envers une réflexion qui vise à définir les faits de langue de manière à exclure toute équivoque. Dans l'élaboration de dictionnaires africains avec la collaboration de locuteurs, nous avons dû fréquemment réagir pour éviter que certains ne transforment délibérément les définitions en énigmes. Ils avaient tendance à employer les termes les plus abscons, prélevant par exemple pour les traductions dans les lexiques techniques français les mots exclus des dictionnaires généraux, à tel point que ni nous ni eux ne pouvions plus les comprendre si la référence du lexique technique utilisé n'était pas disponible. ←

L'ambiguïté se retrouve également dans la terminologie. Un même sens est rendu par des mots différents selon les passages d'un même ouvrage, sans qu'on se soucie pour autant d'explicitier les équivalences. Si le lecteur se trompe, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même.

Cette tendance à l'énigme atteint son paroxysme dans les sociétés où l'emphase est une valeur hautement appréciée. Certaines littératures orales des pasteurs de l'Afrique orientale allient une grande virtuosité de l'expression formelle à une prédominance de l'emphase dans le contenu sémantique. Dans un des genres littéraires qui y sont

matière employée, ni de la technique de fabrication, ni de la dimension, ni de l'usage, mais seulement sur base de la décoration éventuelle, qui peut être significative au plan social.

Manquons?
L'avenir de la recherche sur les langues africaines en Afrique même est encore indéfini. Il repose sur les chercheurs qualifiés qui sont déjà formés et sur ceux dont on peut attendre la formation à brève échéance. On est porté à se demander avec inquiétude si ces vrais scientifiques, qui sont naturellement modestes et discrets, résisteront à la pression des imposteurs qui souvent les dominent dans la société. L'opinion scientifique internationale peut peser en leur faveur. Puissent ceux qui la guident prendre conscience que chaque diplôme de complaisance délivré à l'étranger élimine un chercheur qualifié au profit d'un imposteur et risque de bloquer en Afrique un secteur de la recherche ou de l'enseignement pendant une génération au moins!

Article trop basé sur le sentimentalisme, le néo-colonialisme d'un chercheur aigri qui se défoule sur tout et malgré tout; propos dérobigeants et trop partisans, sans références valables, pour être savants. Certains éléments méritent attention, mais l'ensemble de l'article n'est qu'un pamphlet ridicule d'un "chercheur" qui perd du terrain. Aucun intérêt à le publier.

Bibliographie

BOONE D. - Carte ethnique du Congo Belge et du Ruanda -
Urundi. - Zaïre, 1954, 451-465

BOUQUIAUX L.

COUPEZ A. - L'utilisation des langues et ses problèmes
dans ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES D'OUTRE-MER: - Coopéra-
tion et choc de civilisations, Bruxelles, 1982, 14-23

*Références assez vieillottes
et complaisantes pour quelqu'un
qui s'affirme grand spécialiste
de l'Afrique intermédiaire !*